

Bernard Friot (1988). *Histoires pressées*, « Façons de parler ».

Papa, il est prof de français... Oh, pardon : mon père enseigne la langue et la littérature françaises. C'est pas marrant tous les jours ! Je veux dire : parfois, la profession de mon père est pour moi cause de certains désagréments. L'autre jour, par exemple. En sciant du bois, je me suis coupé le pouce. Profond ! J'ai couru trouver papa qui lisait dans le salon.

- Papa, papa ! Va vite chercher un pansement, je pisse le sang ! ai-je hurlé en tendant mon doigt blessé.

- Je te prie de bien vouloir t'exprimer correctement, a répondu mon père sans même lever le nez de son livre.

- Très cher père, ai-je corrigé, je me suis entaillé le pouce et le sang s'écoule abondamment de la plaie !

- Voilà un exposé des faits clair et précis, a déclaré papa.

- Mais grouille-toi, ça fait vachement mal ! ai-je lâché, n'y tenant plus

- Luc je ne comprends pas ce langage, a répliqué papa, insensible.

- La douleur est intolérable, ai-je traduit, je te serais donc extrêmement reconnaissant de bien m'accorder sans délai les soins nécessaires.

- Ah, voilà qui est mieux, a commenté papa satisfait. Examinons d'un peu plus près cette égratignure.

Il a baissé son livre et m'a aperçu, grimaçant de douleur et serrant mon pouce sanguinolent.

- Mais t'es cinglé ou quoi ? a-t-il hurlé, furieux. Veux-tu foutre le camp, tu pisses le sang ! Tu as dégueulassé la moquette ! File à la salle de bains et démerde-toi ! Je ne veux pas voir cette boucherie !

- J'ai failli répondre : « Très cher papa, votre façon de parler m'est complètement étrangère. Je vous saurais gré de bien vouloir vous exprimer en français. »

Mais j'ai préféré ne rien dire. De toute façon, j'avais parfaitement compris. Je suis doué pour les langues, moi.

Bernard Friot (1988). *Histoires pressées*, « Moustique ».

J'attends qu'ils soient couchés. Bon, voilà. L'homme éteint la lumière. Parfait, je peux y aller. Je mets mon petit moteur en marche : bzzzrrr, bzzzrrr...

L'HOMME : Zut ! un moustique !

Il rallume. Mais j'ai prévu la manœuvre. Je coupe aussitôt le moteur et je me planque. Tu peux chercher, gros bouffi, tu n'es pas prêt de me trouver. Ça y est, il éteint à nouveau. Je peux recommencer mon tintamarre. Et bzzzrrr... et bzzzrrr... Agite-toi, mon bonhomme, retourne-toi dans ton lit, mets-toi l'oreiller sur la tête, je suis toujours là et je m'en donne à cœur joie. Je monte, je descends, je te frôle les oreilles, je te chatouille le nez...

LA FEMME (elle crie) : Albert, fais quelque chose ! Ça me rend folle !

Allez, Albert, lève-toi et allume encore un coup. Oh là, là, là, que c'est difficile de sortir de son lit ! Mais oui, prends ta pantoufle, mon vieux, qu'on s'amuse un peu ! Tu me vois ? Alors, qu'est-ce que tu attends ? Frappe ! Pas de chance, c'est trop haut pour toi. Et bien, grimpe sur le lit.

LA FEMME : Aïe, tu me marches sur les pieds.

Arrête, arrête, tu me fais trop rire ! Mais non, bzzzrrr... bzzzrrr..., tu ne regardes pas du bon côté ! Coucou, je suis là ! Paf ! Raté, gros père ! Et paf ! Encore raté ! Oh non, tu joues plus ! T'es pas marrant, toi alors ! Tu te recouches ? Attends un peu. Je repars à l'attaque et cette fois-ci je pique ! Là, dans le cou ! Tu verras, demain, quand tu mettras ta chemise ! Et maintenant, je pompe. Pouah ! Qu'est-ce que tu as bu ? T'as au moins 3 grammes d'alcool dans le sang, vieux poivrot ! Je vais me venger sur ta bobonne. Mmmm, que c'est bon, ça, c'est tout sucré. Dis donc, elle doit aimer les pâtisseries, ta femme. Allez, je suis sympa, je vous laisse tranquilles maintenant. Et merci pour le repas ! J'ai du mal à décoller, tellement j'ai rempli le réservoir, ah, ah, ah... ! Horreur ! Qu'est-ce que c'est que ça ! Dans quoi je me suis fourré ? Impossible de me dépêtrer. Maman ! Une toile d'araignée ! Vite, il faut que je me sorte de là... Trop tard ! Au secours, la voilà ! Elle avance... Non ! Non ! Nooonnn...

Marie-Aude Murail (2006). *La Fille du docteur Baudoin*.

Le docteur Baudoin connaissait chaque soir de la semaine un moment de bonheur, par ailleurs assez bref, quand il prenait l'ascenseur. Tandis que la petite cage vitrée s'envolait vers son luxueux appartement, il lâchait un gros soupir en même temps que sa mallette en cuir. Voilà, encore une journée de boulot terminée.

Ce soir-là, il rentrait de bonne heure. Il allait pouvoir dîner en famille avec sa femme, Stéphanie, et avec ses trois enfants, chair de sa chair, prunelle de ses yeux, Violaine, dix-sept ans, Paul-Louis, quinze ans, et Cerise, huit ans. Cinquième étage, tout le monde descend.

- Ah, tiens, papa ! Sixte m'invite à sa soirée de rallye le mois prochain.

Paul-Louis agita devant lui son téléphone portable pour faire comprendre qu'il était en ligne.

- Mais il me faut un costume.

Le docteur Baudoin regarda son fils sans rien trouver à lui répondre, pas même le classique : « Ça fait plaisir d'être accueilli. » Il entra au salon, où les flics de Miami canardaient le canapé en laissant hurler leur sirène.

- Tu es sourde ? cria le docteur Baudoin à sa fille aînée.

Violaine, un coussin serré sur la poitrine en guise de gilet pare-balles, fit : « Hein ? », et se contenta de zapper sans baisser le son.

- C'est OK pour le costume ? reprit Paul-Louis dans le dos de son père.

- Votre mère est là ? demanda le docteur Baudoin.

Puis, sans espérer de réponse, il partit en quête de Stéphane et se heurta dans le couloir à sa petite dernière.

- Oh, papa ! S'exclama Cerise. Je sais que c'est pas vrai et qu'il y a d'autres raisons de pleurer dans la vie, mais j'avais réussi à gagner deux cochons, et ils allaient faire un bébé en plus ! Mais il y a quelqu'un qui est entré chez moi et il a lâché un loup qui a mangé ma cochonne. Et mon pauvre cochon, il n'a plus de joie de vivre, maintenant.

Elle était au bord des larmes.

- Mais de quoi tu me parles ? S'écria son père, ahuri.

- C'est à Kochonland, précisa la petite en reniflant. Sur Internet.

- Papa, gémit Paul-Louis, qu'est-ce que je répons à Sixte ?

Le docteur Baudoin leva les yeux au plafond. Dire qu'il avait idolâtré ce gamin quand il avait trois ans et qu'on l'appelait Pilou !

Marie-Aude Murail (2009). *Papa et maman sont sur un bateau..*

Quand les 3^{ème} A poussèrent la porte de la salle 108, ils trouvèrent Mme Taillandier vissée derrière son bureau, le teint frais sous les néons, l'œil vif après trente années d'enseignement, et sa lourde poitrine emplissant un corsage qui fleurissait hiver comme été. Dès qu'elle vit ses élèves, elle commença son cours comme si on venait d'appuyer sur la touche PLAY.

- Nous allons reprendre notre étude de *Des souris et des hommes*. Il ne faut pas une heure pour s'installer, Maroussia ! Non, Antoine et Adrien, je vous ai séparés la dernière fois. Adrien, mets-toi avec Mélanie. Elle est toute seule aujourd'hui.

Un rire étouffé parcourut la classe. Mme Taillandier était très fine :

- Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

Elle suivit Adrien d'un regard interrogatif tandis qu'il allait s'asseoir à côté de l'ex d'Antoine.

- Bien, si vous y êtes enfin, nous allons pouvoir vérifier si les hypothèses de lecture que nous formulâmes au dernier cours n'était point erronées. Aubin, qu'est-ce qui t'arrive ?

Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, Aubin avait en permanence l'air de suivre un film d'horreur. Lorsque Mme Taillandier fut rendue aux « champs lexicaux », il ne put s'empêcher de pousser un gémissement.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?, s'informa la prof.

- Mmmmais ça va me servir à quoi, tout ça ?

- Comment ça ?

- Mmmmais je veux faire pâtisserie.

Mme Taillandier ne se laissa pas désarçonner :

- Ce n'est pas parce qu'on est pâtissier, Aubin, qu'on arrête de réfléchir. Le collège n'est pas là pour faire de vous des pâtissiers ou des notaires, mais des gens qui ont une culture

et un esprit critique. L'instruction libère les hommes, Aubin, l'ignorance en fait des esclaves.

Le garçon cilla sans répliquer. Les champs lexicaux feraient de lui, qu'il le voulût ou non, un pâtissier libre.

En deuxième heure, Mme Taillandier annonça à ses élèves qu'elle leur avait « concocté un exercice de type brevet ».

- Il commence à me chauffer, le type Brevet, marmonna Charlie derrière sa main.

- Qu'est-ce qu'il y a, Charlie ? demanda Mme Taillandier qui était douée de perception extrasensorielle.

- J'ai mal au poignet.

- Tu aurais encore plus mal au poignet si tu travaillais à la chaîne, répondit Mme Taillandier qui, comme maman, avait toujours le dernier mot.

Il ne restait plus à Charlie comme à Aubin qu'à « relever le champ lexical de la prison » dans le texte de Steinbeck et à « donner la nature et la fonction des expansions du nom " murailles " ». Car, contrairement à ce qu'en disent dans les médias les experts à lunettes, on sait plein de choses quand on a quatorze ans. Sur Steinbeck, le gérondif et le pangermanisme, les parents n'imaginent même pas !

Marcel Pagnol (1988) *La gloire de mon père*, p.122-123.

Vers le 15 août, il nous fut révélé que de grands événements se préparaient.

Un après-midi, tandis que je plantais le poteau de torture sur un petit tertre gazonné, Paul vint en courant m'annoncer une étrange nouvelle :

- L'oncle Jules est en train de faire la cuisine !

Je fus si étonné que j'abandonnai aussitôt mon entreprise pour aller éclaircir le mystère de l'oncle Jules-cuisinier.

Il était devant le fourneau, et surveillait une grésillante poêle à frire : elle contenait d'épaisses pastilles blondes, qui mijotaient en sifflotant dans de la graisse bouillante. Une odeur écoeurante emplissait la cuisine, et je décidai aussitôt que je n'en mangerais pas.

- Oncle Jules, qu'est-ce que c'est ?
- Tu le sauras ce soir, dit-il.

Et saisissant la queue de la poêle, il donna un petit coup sec, comme pour faire sauter des marrons.

- On les mangera ce soir ? demanda Paul.
- Non, dit l'oncle en riant. On ne les mangera pas. Ni ce soir, ni jamais.
- Alors, pourquoi les fais-tu cuire ?
- Pour faire parler les petits garçons. Maintenant, allez jouer dehors, parce que si vous recevez des éclaboussures de graisse bouillante, vous aurez toute votre vie une figure de passoire. Allez, filez ! »

Une fois dehors, Paul me dit :

- La cuisine, il ne sait pas la faire
- Moi, je crois que ce n'est pas de la cuisine. Je crois que c'est un secret. On va demander à papa.

Mais papa n'était pas là. Il était parti avec sa femme, faire une excursion.

Sans nous, ce qui me parut une trahison.

Il nous fallut attendre jusqu'au soir.